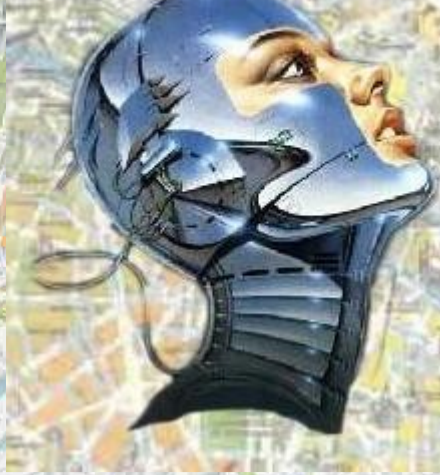


Roméo et Juliette, les amants éconduits de Paris.

Un conte, qui n'est plus une légende, d'un amour au temps de la copulation industrielle.



La question qui se pose pour les humains n'est pas de savoir combien d'entre eux survivront dans le système mais quel sera le genre d'existence de ceux qui survivront.

(Dune et le messie de Dune, Frank Herbert)

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, décembre 2000) © 2000 Jean-Pierre Lapointe

Roméo et Juliette, les amants éconduits de Paris.

Acte I d'un conte, qui n'est plus une légende, d'un amour au temps de la copulation industrielle.

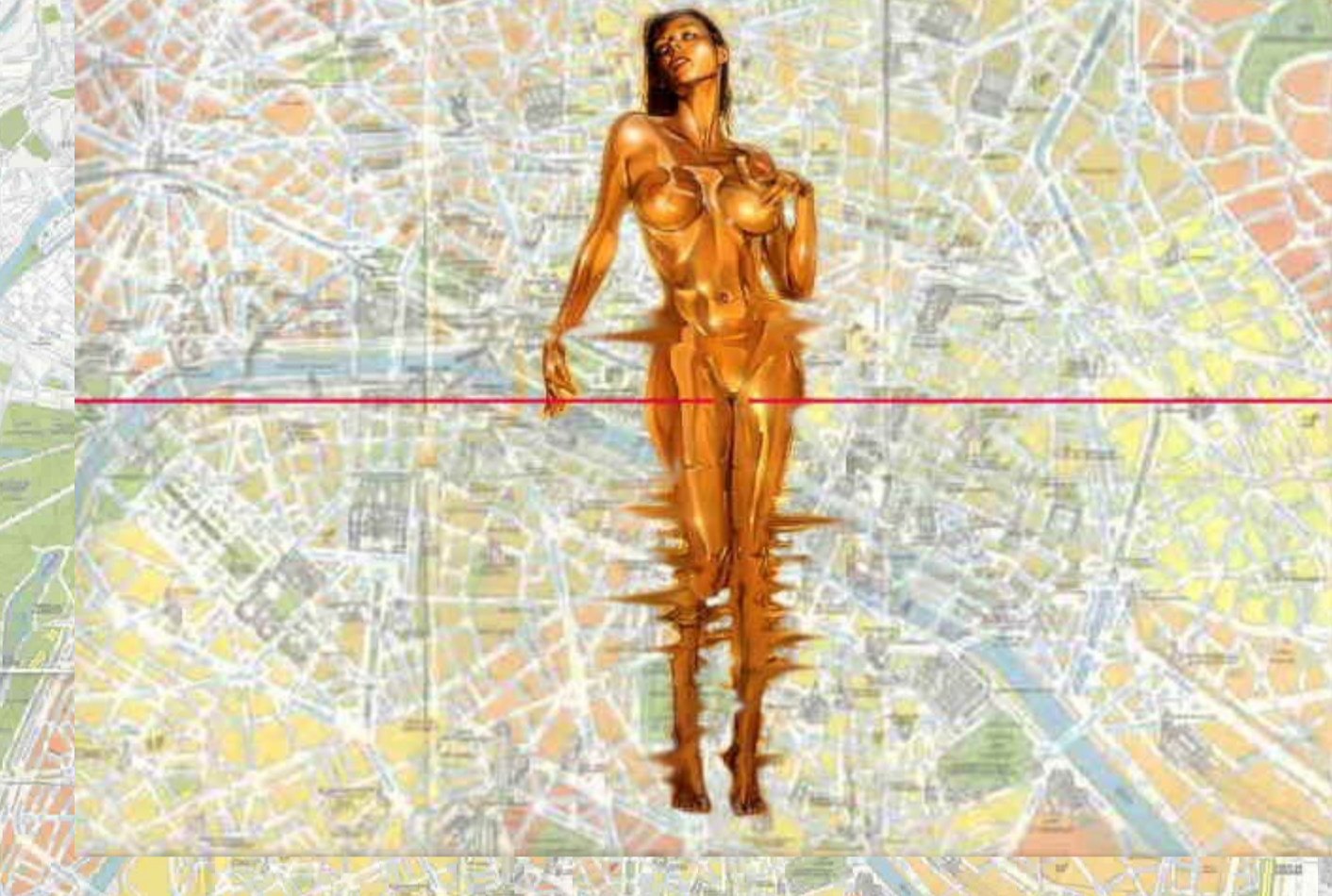


La mort se justifie en ce qu'elle évite à l'homme le choc brutal du futur.

Que tu es belle! Oh, que tu es belle et qu'il serait bon de t'aimer, belle et inaccessible femelle, assise discrètement sur la banquette avant du bus de la ligne Passy-Porte des Lilas!

Mon désir le plus grand serait de franchir la ligne rouge qui nous sépare, toi et ces autres passagères indolentes assises sur les banquettes avant du bus 96 qui vous mènent, et te mène, toi belle étrangère, Dieu sait où.

Et je te regarde, et j'oublie qu'il m'est interdit par les conventions de l'apartheid, de franchir la ligne rouge qui me sépare de toi, et qui nous sépare, nous, mâles, du contact avec ces autres femelles, et moi, de toi, assise, silencieuse et vulnérable sur cette banquette avant du bus 96.



Je voudrais te baiser, mais je sais que cela m'est interdit et cela t'est interdit également; mais je ne sais si je pourrai me retenir jusqu'à la fin de mon trajet et du tien, car ta beauté insolite ne fait qu'agiter mes sens de mâle qui a jeuné si longtemps, trop longtemps sans doute, d'avoir rêvé de toi et de bien d'autres femelles, en silence, souvent, trop souvent, qu'il ne sait s'il retiendra très longtemps le rut qui l'assaille en ce moment. Pourrai-je résister plus longtemps à la tentation de franchir la ligne rouge qui te protège de moi, et qui m'interdit de me jeter sur toi, de te déshabiller de force et de te violer, là, sur la banquette avant du bus 96 qui circule cahotiquement en direction du terminal de la Porte-des-Lilas.

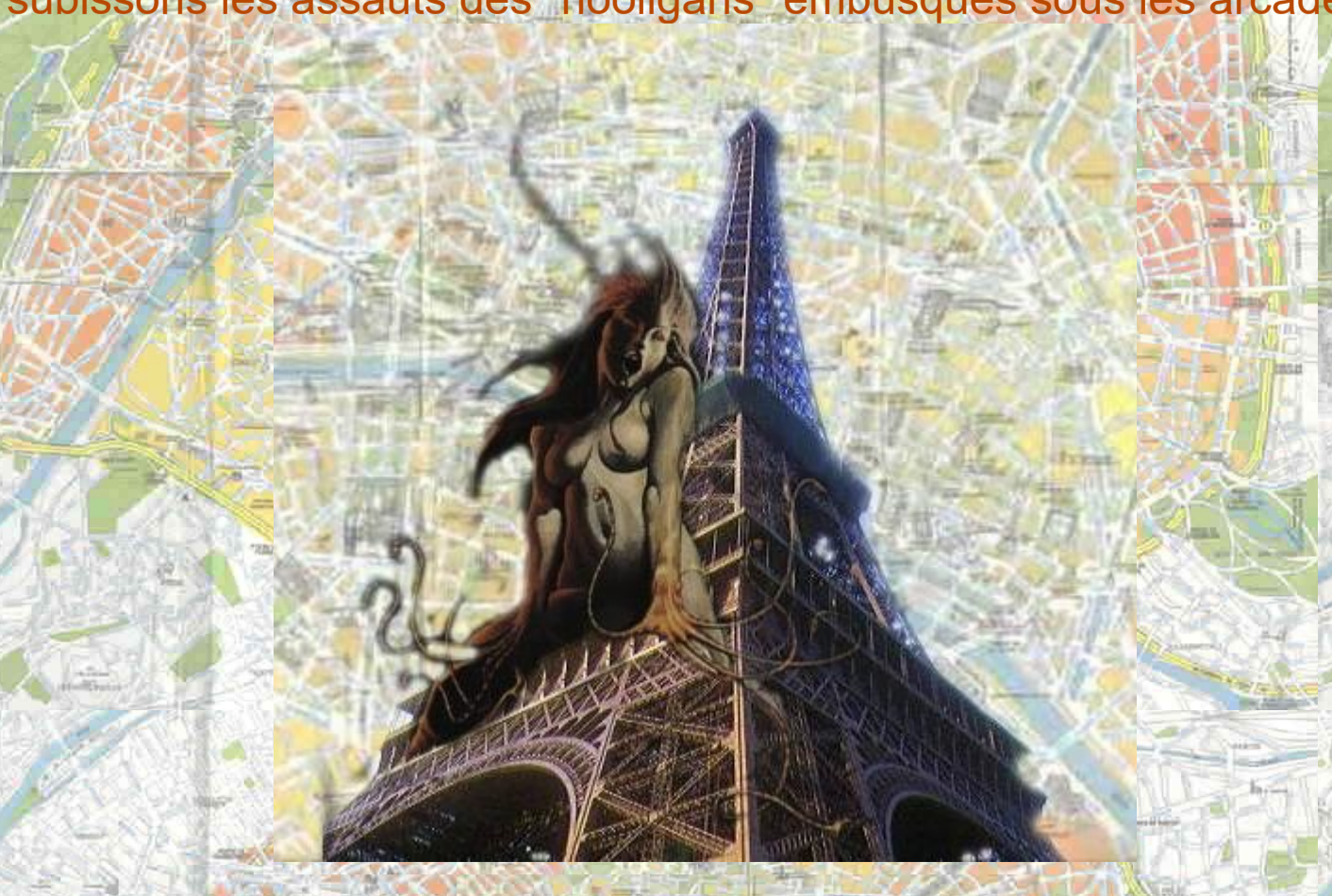
Oh, belle femelle, qui te crois à l'abri des prédateurs mâles, derrière cette fragile ligne rouge! Oh combien vulnérable tu serais si tu pouvais comprendre toute la soif animale qui meuble mon esprit! Il suffirait que tu me regardes pour que mon rut se transforme en une éjaculation précoce; de grâce, n'attends plus et approche-toi. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et toutes les conventions sociales s'évanouissent, ainsi que la présence de la matrone de service, cette "fhommele" travestie en "policewomen", assise sur la banquette opposée à celle du "bus driver", elle qui nous surveille d'un oeil inquisiteur derrière sa cloison de verre anti-balle. Je te regarde et je te vois qui franchis la ligne rouge des conventions sociales; tu t'agenouilles dignement devant moi, tu descends ma braguette, tu ouvres mon pantalon et tu dégages calmement mon pénis de sa prison de coton; tu te penches et tu t'engouffres en moi comme aucune autre femelle ne pourrait le faire et n'a su le faire avant toi; la bouche grande ouverte, tu me pompes en me fixant de tes yeux coquins pour me faire jouir d'un orgasme qu'aucun de mes rêves n'a pu me procurer, tout au long de ce long purgatoire, qui me fut imposé à moi et à mes congénères mâles, par les ministres des églises de la rectitude sociale.



Mais j'ai peur, j'ai peur que ces pensées qui m'assaillent soient la raison de ma perte; oui j'ai peur, j'ai peur que, là où il n'y a plus lieu de punir les actes, les pensées et les rêves soient assujettis à l'inquisition des "managers" de la pensée morale.

Dieu aidez-moi, aidez-moi mon Dieu, détournés mes pensées du corps charnel de cette trop belle jeune fille; pourquoi, si vous m'interdisez de l'aimer, ne détruisez-vous pas la beauté qui alimente ainsi ma soif?

Le bus longe les quais décrépits du quai d'Orsey, il franchit la Seine au pont Alexandre, les odeurs nauséabondes de cet égout à ciel ouvert s'infiltrèrent jusque dans la carcasse du bus. En d'autres temps, j'aurais emprunté le "metropolitan", avant que celui-ci soit infesté par les "loiterers", les "renegades", les "quidams", les "homeless", des rats. Sur le parvis du Trocadero, la populace hurlait sa ferveur devant le bucher qui consumait des machos impénitents. Puis, la superstructure corrodée de l'"Eiffel tower" disparaissait au moment d'atteindre les champs Élysées parsemés, ici et là, de carcasses calcinées de "cars" de tourisme. Nous roulons avec peine, contournant les débris de l'obélisque de Louqsor qui jonchent la place de la Concorde. Puis tout le long de la rue de Rivoli, nous subissons les assauts des "hooligans" embusqués sous les arcades.



Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, décembre 2000) © 2000 Jean-Pierre Lapointe

Roméo et Juliette, les amants éconduits de Paris.

Acte II d'un conte, qui n'est plus une légende, d'un amour au temps de la copulation industrielle.



La question qui se pose pour les humains n'est pas de savoir combien d'entre eux survivront dans le système mais quel sera le genre d'existence de ceux qui survivront.

(Dune et le messie de Dune, Frank Herbert)

Un arrêt subit du bus me tire de ma somnolence. Le bus s'immobilise. C'est ici que je dois descendre. Je n'ai même plus le temps de poser un dernier regard sur la jeune femelle qui a si agréablement meublé mes rêves d'homme amoureux. Je descends du bus sur le boulevard Sebastopol pour me diriger vers l'étrange building en forme de "refinery" où je viens régulièrement déposer le seul ingrédient encore utile de ma pauvre carcasse de macho avilisé.

Elle est là devant moi. Elle est descendue en même temps que moi, elle est à quelques mètres seulement de sorte qu'il suffirait de si peu pour que mes rêves lubriques se transforment en une réelle aventure. Elle est là tout près, si près que je pourrais la toucher, qu'il suffirait de peu pour caresser son gros cul, ses fesses qui se moulent parfaitement sous sa robe de coton fleuri; sa robe si courte qu'elle se soulève légèrement à chacun de ses pas, dégageant outrageusement ses cuisses jusqu'à la naissance de ses fesses, les dessinant clairement de part et d'autre de la fissure secrète qui les divise en deux bassins si appétissants à croquer, tels que ses mamelons le sont à téter.

Qu'elle est belle, aussi bien de derrière qu'elle est belle de devant, et qu'il serait bon de la baiser ainsi, de derrière comme elle est si appétissante à baiser par-devant!

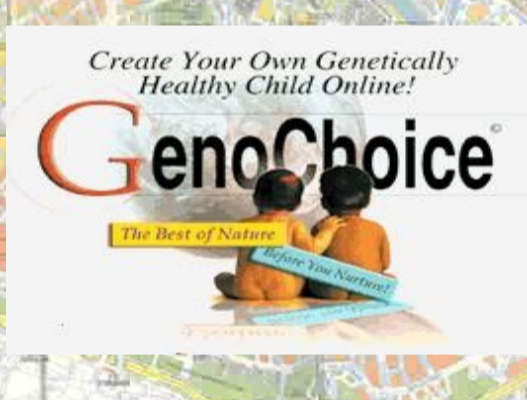
Mon Dieu, mon Dieu, protégez-moi de mes instincts de mâle en appétit!

Elle s'est aperçu de ma présence derrière elle. Elle a détourné légèrement la tête, semblant me reconnaître. Elle n'a pas accéléré le pas. Nous sommes en vue du "Research Institute" installé dans l'ancien musée Beaubourg où elle semble se diriger tout comme moi.



Elle franchit les portes vitrées du siège de la SOGEC. Je m'approche de la façade truffée d'une tuyauterie de laboratoire gigantesque, qui fait, le bâtiment de la "Somatic Germline Engineering Company", ressembler à une gigantesque biomasse intestinale. Je franchis les portes transparentes en même temps qu'elle, sans que nous échangions une seule parole. Nous sommes maintenant dans le hall, vaste et désert, qui réverbère le son de nos pas en mille plaintes dodécaphoniques; je me dirige, comme je le fais toujours, vers le long "reception desk" pour prendre un ticket numéroté d'une distributrice accrochée au mur joutant le "desk"; elle en a fait tout autant, et nous nous installons sur les banquettes inconfortables du vaste "waiting room", rejoignant ainsi ces nombreux autres visiteurs anonymes, passifs et indolents.

Je regarde dans la direction des banquettes réservées aux "females". Elle est là, isolée des autres femelles; elle a déposé sur ses flancs, un "américain magazine" décrépi qu'elle a pris sur les "shelves" qui longent les murs. Elle fait semblant de lire. Et je ne cesse de la regarder et de m'interroger sur la raison de sa présence en cet endroit, là même où je viens déposer ce bien précieux que j'aimerais tant partager avec elle. Viens-t-elle ici, comme moi, pour donner, où est-ce pour recueillir ce que j'aimerais tant lui donner, d'une manière toute autre?



J'ai devant moi, un feuillet publicitaire du "reprogenetic Wall-Mart" de la "Somatic Germline Engineering Company".



Je feuillette, sans trop d'attention, le "leaflet" qui vante le "know how" de la "Company": "IVF: in-vitro fertilization", "Human cloning", "technologically enabled human genetic manipulation and selection", "the ICSI method of in-vitro fertilisation", "the human genome engeneering", "improvement of the genes by eugenic manipulation", "PGD: preimplantation genetic diagnosis", "somatic cell nuclear transfer technic", "embryon fusion"; puis cet autre "leaflet" à l'effigie de la République, écrit dans un jargon bureaucratique-juridico-intelligible, et qui tente de décrire les subtilités de la "loi Jospin".

Ainsi, cette fois-ci encore, comme toutes les autres fois que j'y viens, je suis là à attendre, des heures interminables, pour me conformer à la "social requisition" de mon corps de mâle "adult-healty, intellectually-developped, eugenicy-normal and somaticly-reproductible".



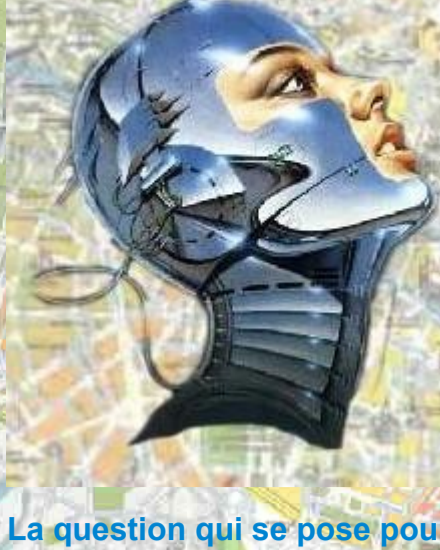
Oh! que j'aimerais, belle étrangère, t'ensemencer, et que tu aies plaisir à recevoir tout autant que j'aurais de plaisir à te violer de ma semence; cette semence que je viens, ici, donner sans plaisir, et que tu viens recevoir par "intracytoplasmic sperm injection", et je m'en doute un peu, tout autant sans plaisir, sans jouissance et sans goûter à la béatitude que procure l'orgasme!

Oh, belle étrangère! Viens que je te fertilise "in-vitro", viens déjouer avec moi cette tragédie comique de l'"industrial love", viens que je plonge mon membre raidit par le sang et le désir jusqu'au plus profond de ton ventre, que je viole ainsi ton oeuf et que nous puissions procréer tout en s'aimant et tout en jouissant; oh, belle étrangère, dont la seule vue me fait m'assoiffer comme si j'étais le Christ revenant du désert du Sinaï après un jeûne prolongé!

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, décembre 2000) © 2000 Jean-Pierre Lapointe

Roméo et Juliette, les amants éconduits de Paris.

Acte III d'un conte, qui n'est plus une légende, d'un amour au temps de la copulation industrielle.



La question qui se pose pour les humains n'est pas de savoir combien d'entre eux survivront dans le système mais quel sera le genre d'existence de ceux qui survivront.

(Dune et le messie de Dune, Frank Herbert)

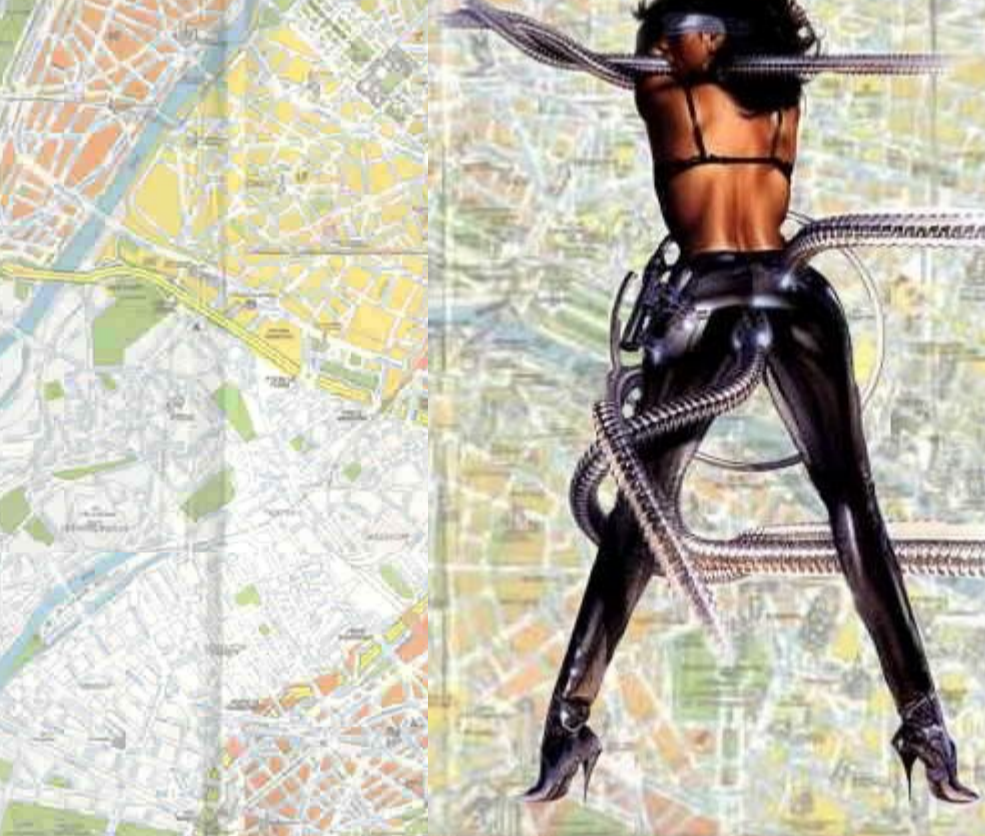
Es-tu ici, belle étrangère, pour recevoir de ce liquide incandescent qui gît au fond des bassines cylindriques d'acier inoxydable, qui s'alignent comme des géniteurs immobiles et dociles derrière la grande cloison vitrée du grand hall, ou qui circule dans ces multiples conduits multicolores en direction de je ne sais quelle prédestination génétique?

Es-tu ici, belle étrangère, pour porter le fruit de ce coït industriel, alors que mon membre s'agite en ta présence, qu'il se gonfle d'appétit, et qu'il est tout disposé à t'ouvrir comme un poignard, à s'empaler en toi et à t'ensemencer en te faisant jouir jusqu'au plus profond des orgasmes?



Ou n'es-tu ici que pour porter ce liquide anonyme qui dégage une telle vapeur blanchâtre, et que manipulent des robots anonymes vêtus de blanc des ortels jusqu'au cuir chevelu, et qui s'agitent, d'un bassin à l'autre, en un sinistre ballet?

Es-tu ici, belle étrangère, pour accueillir sans en jouir et à tes seules fins, des "gem-rich sperms"; es-tu ici pour reproduire des embryons avortés en vue de la fabrication du matériau nécessaire à la production de pièces de rechange triogéniques servant à la transplantation de tissus ou d'organes; es-tu ici pour transporter "in-vitro" - des clones humains, des chimères, des avortons, des "son-soldiers", des "super-men" - à l'intention des pontifs de la rectitude sociale? Dis-le moi, dis-le moi vite, dis-le moi et aimons-nous avant que l'Apocalypse...



L'appel de mon numéro me tire de mes interrogations lubrico-démementielles. Je me dirige vers le "reception desk" où je remets, d'un geste instinctif, mon "social identity pass" à la préposée de service. Sans échanger un seul regard ni un seul mot, elle remplit un formulaire à feuillets multiples, détache les feuillets rose et bleu qu'elle me remet, enroulés autour d'un "container" en plastique portant mon "social identity pass" et mon "biogenic and eugenic conformity card". Elle m'indique ensuite, sans jamais sortir de son mutisme fonctionnel, la direction des "cabins" situés à l'écart du grand hall, là où l'on retrouve également les "phone booths" et les "public toilets".

C'est là que je devrai, comme je le fais régulièrement, répéter le rituel de l'ensemencement de cette vulve en matière synthétique qui dégage un nuage de vapeur translucide; et je ferme les yeux à chaque fois, tentant d'imaginer les bords sanguinolents d'un vagin qui s'ouvre au contact de ma verge, qui s'épanouit et qui dégage du miel odorant et qui se resserre et l'emprisonne à mesure qu'il s'enfonce pour le faire exploser et gicler toute sa matière visqueuse qui vient mourir tout au fond du ... puits en matière synthétique.



Cette fois-ci, j'ai fermé les yeux, et pendant que je baisse mon pantalon, l'image de la belle étrangère remplit mon esprit; je la déshabille lentement et j'enserme mon membre de mes doigts impatients; je la regarde avidement tout en activant mon pénis d'un mouvement de va-et-vient accéléré et régulier.

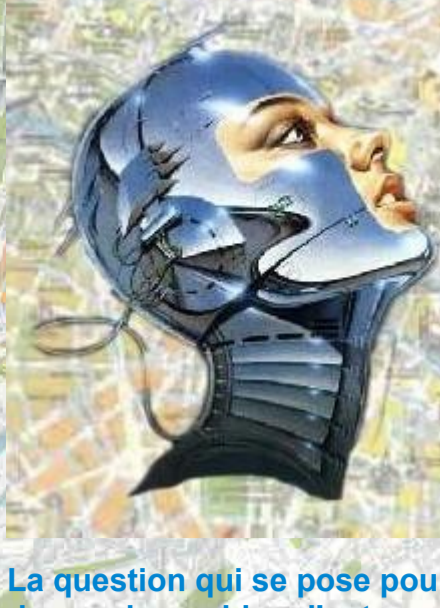
Elle est là devant moi, sa robe est étalée à ses pieds dégageant ainsi son beau corps plein de rondeurs sensuelles: ses seins arrondis et roses comme des melons décorés de papilles chocolatées, son plexus solaire bombé et luisant comme un tambour, la toison argentée, comme une forêt en flamme, qui voile à peine l'orifice de sa vulve. Mes doigts s'agitent sur mon pénis, je m'engouffre en elle, mon prépus se soulève sous l'action de mes doigts dégageant ainsi le gland qui se gonfle de sang, mes doigts augmentent le rythme de la masturbation, ma respiration s'accélère, mon gland tout chargé de sang s'enfonce et s'enfonce au plus profond de son gouffre vaginal. Je n'ai pas ouvert les yeux, je la vois et je la sens sous moi pendant que j'éjacule et que je crois ainsi ensemer son antre et tout son ventre.

Puis c'est le calme à nouveau. Je referme le "container" de matière synthétique où repose ma semence. L'image de la belle étrangère s'est évanouie au moment où j'ai ouvert les yeux.

Je dois courir jusqu'au "bus stop" pour atteindre le bus qui repart en direction du terminal de la Porte-de-St-Cloud.

Roméo et Juliette, les amants éconduits de Paris.

Acte IV d'un conte, qui n'est plus une légende, d'un amour au temps de la copulation industrielle.



La question qui se pose pour les humains n'est pas de savoir combien d'entre eux survivront dans le système mais quel sera le genre d'existence de ceux qui survivront.

(Dune et le messie de Dune, Frank Herbert)

Elle est là, la belle étrangère, assise discrètement sur la banquette avant du bus 73 de la ligne Vincennes-Porte-de-St-Cloud, l'un des derniers survivants qui traverse encore Paris d'est en ouest.

Je la regarde discrètement, elle me regarde aussi, comme si les conventions n'interdisaient plus au langage des yeux de violer la frontière tracée de peinture rouge, la frontière entre toi et moi, entre nous et les autres occupants assis silencieusement sur les banquettes du bus 73, de part et d'autre de la ligne rouge qui sépare et protège et discrimine ainsi les sexes et les âmes.

Il a suffi qu'elle me regarde de son regard espiègle pour que je renaisse à mon rut de mâle en chaleur. Je n'ai plus à fermer les yeux pour que les conventions sociales s'évanouissent, que la "fhommele" de service, travestie en "policewomen", assise à côté du "driver", ne nous surveille plus d'un oeil inquisiteur.

Je te regarde et je te vois qui franchit la portière du bus juste après le passage de la porte Maillot à l'arrêt de LaMuette qui jouxte les forêts du Bois de Boulogne, dévastées, infestées de faunes débauchés, de satires sidatiques, de "shemales" brésiliennes; je te suis comme si je savais que ton regard m'appelait à te suivre pour te protéger ou te prendre. Je te suis ainsi, à courte distance de sorte que j'aperçois les boules mouvantes de ton beau cul; elles se moulent sous ta jupette de coton fleuri; et tu le sais si bien, qui ajuste le rythme de tes pas aux vibrations de mon corps sur le sol et aux palpitations de mon coeur. Tu avances ainsi sur le gazon vert, sautillant parfois, d'autres fois t'arrêtant pour me regarder d'une manière espiègle, t'enfoncer dans les sous-bois, pour réapparaître plus loin comme si j'étais le chasseur, et toi, la bête affolée qui fainit de ne pas se laisser débusquer.



Elle a fait semblant de résister au moment où je l'ai attrapée par le bras. Elle a lancé un petit cri d'animal effarouché puis elle s'est laissée choir sur le sol lorsque je l'ai poussée, puis je me suis affalé sur elle. Elle n'a pas protesté, elle semblait pourtant craintive. Elle s'est ouverte comme une fleur, haletante, elle a dégagé ses seins, relevé sa jupe, elle a fouillé dans mon pantalon pour dégager mon membre, elle le manipulait comme pour le briser, nous avons baisé comme si nous n'avions jamais baisé, instinctivement, comme des animaux et je me souviens qu'elle a ri et qu'elle a pleuré aussi.



Nous étions enlacés l'un dans l'autre, exténués, mon visage contre son visage, nos haleines se confondaient, ses jambes étaient relevées et encerclaient mes hanches, mon membre soulagé reposait toujours en son ventre, lorsque les "CRS-women" nous ont surpris. Elles étaient là, penchées au-dessus de nous, l'arme au poing et l'allure d'Amazones guerrières, elles nous séparèrent avec violence. On s'empara de la belle étrangère, on la roua de coups, on la profana en lui enfonçant dans le vagin, une longue et noire matraque, avant de l'amener et de m'amener, moi, séparément d'elle, loin, très loin, au-delà du périphérique, en direction nord, loin des sinistres banlieues de béton, dans un "social réhabilitation camp" qui me rappelait les camps de concentration que j'avais vus, jadis, au cinéma. J'y suis encore, à travailler comme un forçat et à me confesser sans cesse de mes justes fautes, et de celles qu'on voudrait bien m'imputer, et à prier les nouveaux dieux, pour le salut de mon âme de mâle amoureux, juste ce qu'il faut pour préserver mes fragiles testicules du supplice de l'ablation, par les terribles inquisiteurs de la conscience sociale.

Le camp portait un nom étrange et difficile à retenir, si ma mémoire n'est pas défailante, ça ressemblait à Auschwitz.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, décembre 2000) © 2000 Jean-Pierre Lapointe